

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 56 (1918)  
**Heft:** 14

**Artikel:** Un centenaire  
**Autor:** Henrioud, M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-213819>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Son succès dans les affaires semble l'avoir déterminé un moment à ne plus les quitter. Il annonça la publication d'un écrit destiné à former les négociants et à apprendre aux consommateurs à reconnaître les fraudes. Cet ouvrage ne vit pas le jour. Aussi bien, le public avait d'autres préoccupations. On était en pleine Terreur. Grâce à sa prudence, Grimod n'en souffrit pas; mais ses parents furent incarcérés comme suspects. Il partit aussitôt pour Paris, qu'il n'avait pas revu depuis son exil. Beaucoup d'amis lui restaient et l'on se souvenait qu'il fut l'avocat des pauvres diables et l'adversaire des fermiers généraux. M. et M<sup>me</sup> de la Reynière lui durent d'être élargis. Cet original avait du cœur.

La conscience à l'aise, Grimod se hâta de rentrer à Béziers, partageant son temps entre les lettres, les plaisirs de la table et les mystifications. A la chute de l'empire, il se retira au château de Villers-sur-Orge, près de Longjumeau. C'était un château machiné, un de ces « palais mystérieux » comme en montent les artistes forains. Sur des planchers roulants, les visiteurs y étaient entraînés avec les meubles en une ronde fantastique. S'engageaient-ils dans les ténèbres de certains corridors, ils sentaient le sol tour à tour s'effondrer ou se soulever, par l'effet de ressorts dissimulés sous un tapis, tandis que par des tuyaux acoustiques leur arrivait la voix des revenants. « Dès que les hôtes du logis avaient pris possession de leurs chambres, dit Lacroix, Grimod de la Reynière, aussi sérieux qu'un machiniste de l'Opéra, commençait à manœuvrer ses ficelles. Ici, les plus effrayantes manifestations de la fantasmagorie, des spectres, des squelettes, des monstres de toutes les formes se dessinaient en feu sur les lambris; là, les plus étonnantes phénomènes de l'électricité : l'éclair, le tonnerre, le vent, toute une tempête dans une chambre; ailleurs, des portraits qui tirent la langue, qui étendent les bras; quelquefois les chaises et les fauteuils qui marchent en s'entrechoquant, les tiroirs de la commode qui s'ouvrent avec fracas, les lits qui s'élèvent ou s'abaissent, des trappes qui s'entrouvrent, etc., etc. »

Aux parois, des inscriptions disaient la joyeuse doctrine du propriétaire. Les bons buveurs s'inclinaient devant celle-ci : « Il vaut mieux se griser avec du vin qu'avec de l'encre, cela n'est pas si noir », ou devant cette autre : « Il y a trop de vin sur la terre pour dire la messe, il n'y en a pas assez pour faire tourner les moulins; donc il faut le boire ». Sur une porte avec cet écrit : « Chambre d'amie », on lisait : « Heureux le juste qui ne pèche que sept fois par jour ! » Une maxime résumait la philosophie de Grimod : « Indulgence pour les autres, justice pour soi-même, gaîté, santé et appétit incommensurables sont trois grands moyens d'être heureux et de faire le bonheur de tout ce qui nous approche. » V. F.

**Ouf !** — Deux marchands de chevaux revenant de la foire s'arrêtent au café.

L'un d'eux verse volontiers; il sert son compagnon avec une certaine parcimonie. Mais pour lui, il fait chaque fois extravaser le liquide en s'excusant par un **Ouf !** significatif.

L'autre l'observe d'un œil jaloux et finit par lui dire :

— Mâ, fédé vey on fadzo « ouf ! » por mé !

**Perles oratoires.** — Dans une fête d'une société scientifique, un des invités, se croit obligé de prendre la parole. Il patauge affreusement et termine brusquement par ces mots.

« Enfin, Messieurs, je boit à la science ! »

Un autre invité se lève à son tour et s'écrie : « Et moi je boit aux lettres ! » — C. P.



## NOS VIEILLES CHANSONS

Suisse et Canton.

J.-J. PORCHAT.

*mf*

1. J'en-tends cri - er: Vi - ve la Suis - se !  
2. Mais faut - il mieux ai - mer la Suis - se,  
3. On est pour - tant ci - toy - en suis - ses  
4. Et que di - rais-tu si la Suis - se

J'entends cri - er: Viv' le can - ton ! Ton ton ton  
Faut-il ai - mer mieux le can - ton ? » » »  
A - vant qu'on le soit du can - ton, » » »  
Un jour ab - sor - bait le can - ton ? » » »

ton, tontai - ne, ton ton. Moi, je réponds: Vi - ve la  
» » » » » De tout mon cœur j'ai - me la  
» » » » » Non, je de - vins ci - toy - en  
» » » » » Un roi bien - tot prendrait la

*rall.*

Suis - se, Vi - ve la Suisse et le can - ton ! Ton ton ton  
Suis - se Et de tout mon cœur le can - ton, » » »  
Suis - se Quand le pa - ys de - vint can - ton, » » »  
Suis - se Si la Suis - se prend les can - tons, » » »

tai - ne, ton ton, Ton ton, ton - tai - ne, ton - ton.

### REIN DE TROSSA

**L**a Luise Frindja n'avai jamé rein einveintâ. N'étai pas onna choûma, mât tot parâi n'étai pas tant éluminâ. A l'écoula, l'avai adi édi lo mastet por cein que pouâve pas reteni ti le nom qu'on fâ appreindre ora ai bouffo. Cougnessâi bin adrà quemet son velâdo de Papetblî s'appelâve et que lâi avai on puchent domaino qu'on lâi desâi Rupatrouille, et que l'étai à li. Et vâ ! la Luise Frindja l'étai la maîtra de tot Rupatrouille, omète quaranta pouse et on gros tsedau de modze, modzon, armaille, bolet, vâse, bâo, mäcllio, et tot lo diâbillo et son train. Ein étaï orgollâosa qu'on pu (coq) et desâi adi : « Mon Rupatrouille ! mè caion ! mè faille ! mè couent ! mon bâo ! mon tsevau ! » L'étai dinse onna brelâire.

Quand bin l'avai coumeni à second degré de l'écoula, s'è maryâie à boun'hâoro. Ne sède vo pas que lè tomme dâi poûro et lè felhie dâi reto sant vito mâore. Son hommo l'étai on crâno corps, bouna façan, ti sè bon meimbro, et dzeinti. S'apelâve Lucyin et l'avai maryâ la Luise Frindja po son erdzeint. L'amâve bin tot parâi. Mâ cein que lo pouâve boulrâ, lè que la Luise desâi adi quemet du dêvant : « Mon Rupatrouille ! mè dzenelhie ! mè caion ! mè truffie ! ma campagne ! mon borni ! » quemet se n'rant pas maryâ.

On dzo, lo Lucyin fâ dinse à la Luise :

— Attiuta-vâi, Luise : Vu tè dere oquie que lè verô. Te sâ bin que no no sein maryâ lè dou, et que, du ci dzo, cein qu'è tin l'è min et tot cein qu'è min l'è tin. Adan te dêverâi pas adf dere : « mon ètrâblio ! mè caion ! mè gouné ! mon Rupatrouille ! » Tè faut dere na pas : « Noutron ètrâblio ! noutré caion ! noutré gouné ! noutron Rupatrouille ! » M'où-to ?

— Oï ! so lâi repond la Luise Frindja. Farf dinse quemet te mè dit. Tî bin sâdzo de mè fêre clli l'aleçon.

Faut que vo diéssø que la Luise Frindja l'amâve bin son Lucyin. L'è por cein que lâi desâi que l'étai bin sâdzo.

Et du clli dzo, la Luise s'è bin appliquâie. Mimameint que l'autr'h que l'étai z'u queri de l'igie ào borni : l'avai dzalâ outre la né et de la gilièce tot à l'einto de la tchivra. Lo Lucyin fasâi dau fû po couâire ài caion. Vaitc la Luise que revint ein nioussent on boquenet, et tota minâbilia, ein sè tegneint l'avau de la rifa avoué la man.

— Mâ ! mâ ! que lâi fâi lo Lucyin, qu'as-to ? t'i-to féte mau !

— Oï, so repond la pôtra Luise Frindja, su... su... tsesâe su mon... su noutron pétairu !

MARC A LOUIS.

**Pour nos bons vieux.** — Bien que la charité, dans notre pays, n'ait jamais été si active, il est na-vrant de devoir constater que ceux qui ont le pre-mier droit à notre sollicitude sont restés délaissés. En effet, pour nos vieillards indigents, les ressour-ces font défaut et maintenant la dureté des tems rend leur situation alarmante.

Sous l'égide de la Société suisse d'Utilité public et d'un comité national, l'œuvre « **Pour nos vieillards** » est née. Son programme :

1<sup>o</sup> Renforcer l'amour et la sollicitude pour les vieillards indigents (hommes et femmes); 2<sup>o</sup> Récolter les fonds pour les secourir et améliorer leur sort. De grosses sommes sont nécessaires, et une souscription nationale se fera du 15 mars au 1<sup>er</sup> avril. Que le peuple suisse, tout entier, conscient de ses responsabilités envers ses vieillards accueille avec joie cet appel et lui prête son appui !

Prière aux personnes qualifiées pour prêter leur concours de s'adresser au Bureau central : « **Pour nos Vieillards** », à Winterthour (siège provisoire) ou d'envoyer leur obole (Compte de chèques po-taux : VIII b 471).

### UN CENTENAIRE

C'est en 1818 que parut pour la première fois l'*Annuaire officiel* du canton de Vaud, dont la collection complète est très rare.

Il n'est pas sans intérêt de parcourir un des anciens volumes de cette utile publication, celui de 1820, par exemple, imprimé chez les frères Blanchard.

On y voit que la plus haute magistrature du pays était alors exercée par Vincent Ruttimann, Président de la Diète et Avoyer en charge de Lucerne (cançon directeur); que le chancelier de la Confédération était Michel Mousson, de Morges. L'Etat-major fédéral avait à sa tête le major-général J.-C. Finsler, de Zurich, assisté notamment de deux colonels et de 5 lieutenants-colonels fédéraux et 6 lieutenants-colonels (3 du génie et 3 de l'artillerie).

Les pays, représentés en Suisse par des Agents diplomatiques étaient au nombre de 11 (en 19126). C'étaient l'Angleterre, l'Autriche, le Grand-Duché de Bade, la Bavière, l'Espagne, la France, les Pays-Bas, la Prusse, Rome (le Pape), Russie et la Sardaigne.

Le Portugal avait un Consul à Semsales (Fribourg) et la Sardaigne, outre son Ministre Berne, un Consul général à Genève.

De son côté, la Suisse entretenait à l'étrange deux Chargés d'affaires, l'un à Paris, l'autre à Vienne (en 1918 : 10 chefs de mission) et 17 cou-suls de commerce avec résidence à Trieste, Pétrograd, Milan, Naples, Amsterdam, Anderlecht, Bordeaux, Gênes, le Havre, Liverpool, Liverpool, Livourne, Londres, Lyon, Marseille, Odessa et Rome. Il n'existe aucun Ministre ou Consul de Suisse hors d'Europe.

Le Grand Conseil était composé de 180 députés (en 1918 : 206) et le Conseil d'Etat de 13 membres (en 1918 : 7). (Jules Muret, Landamann à charge, Auguste Pidou, Landamann, vice-président, Henri Monod, ancien Landamann, Pierre-Elie Bergier, François Clavel, Pierre David Boherens, Etienne-Louis Jan, Isaac Trey, François-Louis Bourgeois, David-Louis Samuel Richard, André-Urbain de la Fléchère, César Soulier et Louis Secretan.)

Le Tribunal d'appel (Tribunal cantonal) comprenait le même nombre de membres que le Conseil d'Etat (1918 : 9 juges et 5 suppléants).

« Emmanuel-François-Benjamin Muret, de Morges, était Inspecteur général des milices.

vandoises, commandées par 7 colonels, 18 lieutenants-colonels, 16 majors, etc.

En 1820, on comptait dans le canton : 18 avocats en cour d'appel (1916 : 57 avocats en exercice), 144 notaires (1916 : 134 notaires en exercice), 28 procureurs jurés patentés (1916 : 40 agents d'affaires patentés), 66 médecins ou chirurgiens (1916 : 321, sans les dentistes), 12 accoucheurs brevetés, et 11 vétérinaires patentés (1916 : 39).

Comme on sait, les notaires étaient autrefois plus nombreux qu'aujourd'hui.

M. HENRIODU.

**En wagon.** — Dans le train Schaffhouse-Romanshorn, deux voyageurs sont seuls dans un compartiment. L'un d'eux, du « Welschland », est désireux de lier conversation. Son vis-à-vis est absorbé dans la lecture du *Bund*.

Le welsche se hasarde :

— Pardon, Monsieur, vous êtes sans doute voyageur de commerce ?

— Ja !

Sapristi ! se dit notre welsche, il n'est pas tant le compagnon. Il attend quelques minutes. Puis il reprend :

— Excusez, cher collègue, oserais-je vous demander pour quel article vous voyagez ?

— Für Eselohren !

— Ah ! vraiment. Alors vous n'avez pas besoin de malle pour vos échantillons. B.

### POURQUOI ?

**P**OURQUOI, lorsqu'on croit devoir protester, proteste-t-on énergiquement ? La moitié suffirait.

Tout homme qui se respecte est pourvu de huit poches ou goussets, au minimum ; pourquoi votre billet de chemin de fer se trouve-t-il toujours dans la dernière poche visitée lorsque le contrôleur pressé en attend l'exhibition ?

Pourquoi, dans les assemblées législatives, dit-on toujours : *au sein de la commission* ! on ne dit pas *au sein d'un bataillon*.

Pourquoi, lorsqu'on convoque, engage-t-on les personnes convoquées à se rendre nombreuses à... ? Ce nombreuses n'en amènera pas une de plus.

Pourquoi souhaite-t-on toujours une *cordiale* bienvenue ? c'est comme qui dirait de l'eau humide.

Pourquoi, quand un journaliste rend compte d'une réunion gaie, parle-t-il toujours d'une *franche* gaîté ou d'une *franche* cordialité ? Il serait temps de trouver quelque chose de plus neuf.

Pourquoi, lorsqu'on parle : puce, gale ou poux... éprouve-t-on le besoin de se gratter ?

Pourquoi, lorsqu'on se mouche, examine-t-on le produit extrait ?

Pourquoi, lorsque, en nombrèuse compagnie on laisse tomber une pièce de monnaie qui roule très loin, ce qui met tout le monde sens dessous dessus, est-ce toujours une pièce de cinq centimes ?

MÉRINE.

### GLANURES

— L'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus (*Massillon*).

\* \* \*

— Tous les raisonnements des hommes ne valent pas un sentiment de femme (*Voltaire*).

\* \* \*

— Quand la femme vraiment femme, avance dans la vie, toutes ses grâces émigrent du corps à l'esprit. (*G. Sand*).

\* \* \*

— La force de caractère est un des charmes qui séduisent le plus les cœurs vraiment féminins (*H. Beyle*).

### Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

## La Bibliothèque de mon oncle

5

PAR  
RODOLPHE TOEPFFER

Au surplus, M. Ratin, tout farci de latinité et d'ancienne Rome, mais bon homme au demeurant, était plus haranguer que sévère. A propos d'un pâté d'encrue, il citait Sénèque ; à propos d'une espièglerie, il me proposait Caton d'Utile pour exemple ; mais une chose qui ne pardonnait pas, c'était le fou rire. Cet homme voyait dans le fou rire les choses les plus singulières, l'esprit du siècle, l'immortalité précoce, le signe certain d'un avenir déplorable. Sur ce point il pérorait avec passion, interminablement. J'attribue ceci à une verrue qu'il avait sur le nez.

Cette verrue était de la grosseur d'un pois chiche et surmontée d'une petite houppette de poils très délicats, très-hygiométriques aussi : car j'avais remarqué que, selon l'état de l'atmosphère, ils étaient plus roides ou plus bouclés. Il m'arrivait souvent, durant mes leçons, de la considérer le plus naïvement du monde, comme un objet curieux, sans aucune idée de moquerie ; j'étais, dans ces cas là, brusquement interpellé, et tancé vêtement sur ma distraction. D'autres fois, plus rarement, une mouche voulait obstinément s'y poser, malgré l'impatiente colère de mon maître, qui pressait alors l'explication, afin que, attentif au texte, je ne m'aperçusse point de cette lutte singulière. Mais cela même m'avertissait qu'il se passait quelque chose, en sorte qu'une curiosité irrésistible me faisait lever furtivement les yeux sur son visage. Selon ce que j'avais lu, le fou rire commençait à me prendre, et, pour peu que la mouche insistât, il devenait irrésistible aussi. C'est alors que M. Ratin, sans paraître concevoir le moins du monde la cause d'un pareil scandale, tonnait contre le fou rire en général, et m'en démontrait les épouvantables conséquences.

\* \* \*

Le fou rire est néanmoins une des douces choses que je connaisse. C'est fruit défendu, partant exquis. Les harangues de mon maître ne m'en ont pas tant guéri que l'âge. Pour *fou rire* avec délices, il faut être écolier, et, si possible, avoir un maître qui ait sur le nez une verrue et trois poils follets :

...Cet âge est sans pitié !

Réfléchissant depuis à cette verrue, je me suis imaginé que tous les gens susceptibles ont ainsi quelque infirmité physique ou morale, quelque verrue occulte ou visible, qui les prédispose à se croire moqués de leur prochain. Ne riez pas devant ces gens-là : c'est rire d'eux ; ne parlez pas de loupe ni de bourgeon : c'est faire des allusions ; jamais de Cicéron, de Scipion Nasica : vous auriez une affaire.

C'était le temps des haninetons. Ils m'avaient bien divertis autrefois, mais je commençais à n'y plus prendre plaisir. Comme on vieillit !

Toutefois, pendant que, seul dans ma chambre, je faisais mes devoirs avec un mortel ennui, je ne dédaignais pas la compagnie de quelqu'un de ces animaux. A la vérité, il ne s'agissait plus de l'attacher à un fil pour le faire voler, ni de l'attacher à un petit chariot : j'étais déjà trop avancé en âge pour m'abandonner à ces puériles récréations ; mais penserez-vous que ce soit là tout ce qu'on peut faire d'un hanenet ? Erreur grande ; entre ces jeux enfantins et les études sérieuses du naturaliste, il y a une multitude de degrés à parcourir.

J'en tenais un sous un verre renversé. L'animal grimpait péniblement les parois pour retomber bientôt, et recommencer sans cesse et sans fin. Quelquefois, il retombait sur le dos : c'est, vous le savez, pour un hanenet, un très-grand malheur. Avant de lui porter secours, je contemplais sa longanimité à promener lentement ses six bras par l'espace, dans l'espoir toujours déçu de s'accrocher à un corps qui n'y est pas. « C'est vrai que les haninetons sont bêtes ! » me disais-je.

Le plus souvent je le tirais d'affaire en lui présentant ma plume, et c'est ce qui me conduisait à la plus grande, à la plus heureuse découverte ; de telle sorte qu'on pourrait dire avec Berquin qu'une action ne reste jamais sans récompense. Mon han-

neton s'était accroché aux barbes de la plume, et je l'y laissais reprendre ces sens pendant que j'écrivais une ligne, plus attentif à ses faits et gestes qu'à ceux de Jules César, qu'en ce moment je traduisais. S'enverrait-il, ou descendrait-il la plume ? A quoi tiennent pourtant les choses ! S'il avait pris le premier parti, c'était fait de ma découverte ; je l'entrevois même pas. Bien heureusement il se mit à descendre. Quand je le vis qui approchait de l'encre, j'eus des avants-coureurs, j'eus des pressentiments qu'il allait se passer de grandes choses. Ainsi Colomb, sans voir la côte, pressentait son Amérique. Voici en effet le hanenet qui, parvenu à l'extrême du bec, trempe sa tarière dans l'encre. Vite un feutillet blanc... c'est l'instant de la plus grande attente !

La tarière arrive sur le papier, dépose l'encre sur sa trace, et voici d'admirables dessins. Quelquefois le hanenet, soit génie, soit que le vitriol inquiète ses organes, relève sa tarière et l'abaisse tout en cheminant ; il en résulte une série de points, un travail d'une délicatesse merveilleuse. D'autres fois, changeant d'idée, il se détourne, puis changeant d'idée encore, il revient : c'est une S... ! A cette vue, un trait de lumière m'éblouit.

Je dépose l'étonnant animal sur la première page de mon cahier, la tarière bien pourvue d'encre ; puis armé d'un brin de paille pour diriger les travaux et barrer les passages, je le force à se promener de telle façon qu'il écrive lui-même mon nom ! Il fallut deux heures ; mais quel chef-d'œuvre !

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, dit Buffon, c'est... c'est bien certainement le hanenet !

\* \* \*

Pour diriger cette opératon, je m'étais approché du jour. Nous achevions la dernière lettre, lorsqu'une voix appela doucement :

« Mon ami ! »

Je regardai aussitôt dans la rue. Il n'y avait personne.

« Ici ! dit la même voix.

— Où ? répondis-je.

— A la prison. »

Je compris que ces paroles, sorties du soupirail, m'étaient adressées par le scélérat dont l'affreux sourire m'avait tant bouleversé. Je reculai jusque dans le fond de ma chambre.

« N'aie pas peur, continua la voix, c'est un brave homme qui te parle....

— Coquin ! lui criai-je, si vous continuez à me parler, je vais avertir le facteur là-bas ! Il se tut un moment.

« En passant l'autre jour dans la rue, reprit-il, je vis votre figure, et je vous attribuai un cœur capable de plaindre une victime不幸的 de l'injustice des hommes....

— Taisez-vous ! lui criai-je encore, scélérat qui avez un vieillard, un enfant !....

— Mais vous êtes, je le vois, aveuglé comme les autres. Bien jeune, pourtant, pour déjà croire au mal ! »

Il se tut à l'ouïe d'une personne qui passait dans la rue. C'était un monsieur vêtu de noir. J'ai su depuis que c'était un employé aux pompes funèbres.

(A suivre.)

**Grand-Théâtre.** — Le succès de la revue : *Bourrez-nous le crâne !* de MM. Hayward et Tapie, a été si grand qu'il faut recommencer, après la clôture. Nous en aurons encore quatre représentations, avec des scènes nouvelles : ce soir, samedi, à 8 heures ; dimanche, à 2 1/2 h. et à 8 heures ; lundi, à 8 heures. Elles feront toutes salle comble.

**Kursaal.** — La tournée Petitdemange donnera les 6 et 7 avril, trois représentations de *Mamzelle Nitouche*, opérette en 4 actes, avec le concours du grand premier comique M. Georges, dans le rôle de Floridor, et de Mlle Marie Petitdemange, dans celui de Denise de Savigny. Ce spectacle attirera la foule.

**Kefol** NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POURSES : F. 150 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS